



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Le barége et les mousselines claires à petits dessins seront les toilettes les plus généralement adoptées. — Les volants qui les garnissent, et qui sont plus ou moins richement brodés ou festonnés en couleurs semblables à celles de l'étoffe, leur donnent plus ou moins d'élégance. — Ainsi, une robe de barége à carreaux gros bleu et tourterelle est charmante avec quatre ou cinq volants festonnés à dents de loup en soie plate gros bleu, manches demi-longues à sabot garnies de trois petits volants festonnés. — Corsage très-ouvert sur le devant et laissant voir une chemisette richement brodée ou toute dentelle semblable aux manches blanches. — Longue ceinture nouée sur le devant. — Capote en crêpe bouillonné blanc ou en crin ornée d'un

bouquet de muguet. Sur tout cela un mantelet en mousseline linon brodé, avec double garniture pareille très-haute derrière et courte de devant, et vous avez la plus jolie toilette de la saison.

— On comprend que l'on peut appliquer ce même genre à la mousseline de couleur très à la mode cette année. On en voit de charmantes à rayures blanche et rose, bleue et blanche, jaune et blanche, etc., etc., etc. — Les volants coupés en biais font un joli effet sur ces robes. La plupart ont des manches longues froncées aux poignets, avec manchette de deux ou trois rangs de petites dentelles faufilees sur le poignet, — ce qui est plus frais et plus complet qu'une manchette ajoutée.

— Les robes en taffetas d'Italie, glacées rose ou bleu, à corsage décolleté carrément, de manière à laisser passer un entre-

deux de dentelle ou de mousseline brodé, sont les plus *élégantes toilettes* que permette l'été. — Elles ont de la simplicité, de la fraîcheur et vont parfaitement avec des fleurs naturelles dans les cheveux. Les manches très-courtes, quelques-unes ne formant même qu'une espèce d'épaulière, laissent voir la petite manche blanche de dessous : celle-ci est dans le genre de la chemisette qui dépasse le corsage. On en voit aussi de très-gracieuses, toutes couvertes de petites dentelles superposées. — D'autres descendent un peu plus bas et ont une haute garniture en dentelle formant engageante. — Quand on veut rendre ces robes plus parées, on ajoute un nœud *page* à bouts flottants sur chaque épaule et la ceinture pareille autour de la taille. Nous avons vu ce style de toilette composé en taffetas blanc à petits bouquets roses broché, et aussi en mousseline cachemire à carreaux écossais rose et bleu.

Les toilettes d'été ont consolidé la mode des robes courtes. — Décidément le bon ton n'exige plus qu'on ramasse la poussière dans les plis du bas de son jupon. La légèreté de la marche, la propreté du costume, l'aspect de la chaussure, tout y gagne.

— Pour la campagne, nous avons vu des mantelets en mousseline unie, froncée sur une pièce à partir des épaules; cette pièce recouverte par des petites garnitures festonnées. — Au bas, deux hautes garnitures festonnées avec une tête, et des manches demi-longues ayant également deux garnitures à têtes formant engageante. — Comme on n'a pas voulu appeler ces mantelets des *blouses*, on les a nommés des *czarines*. Le nom est un peu autocrate, mais le mantelet est à la mode, et M^{me} Payan en fait par centaine. — Pour le négligé, la paille *jardinière*, c'est-à-dire à grosse natte, est employée par toutes nos grandes modistes. — Baudrant¹ les garnit en ruban blanc ou rose simplement croisé sur la passe avec bavolet pareil; — mais ces rubans et ce bavolet sont bordés d'une espèce de petite dentelle de paille assez froncée pour former comme une ruche; — cela est joli et d'une fraîcheur qui doit se soutenir longtemps. — Sur des pailles d'Italie, il place deux toutes petites touffes

de têtes de plumes paille ou roses ou blanches; le ruban qui traverse entre les deux touffes vient former les brides; le bavolet est formé par la paille menue du chapeau. — Alexandrine a donné à ses pailles de riz une forme demi-capote, qui les rend de la simplicité la plus élégante. Elle les orne d'une petite touffe de plumes si bien placées, qu'elles perdent tout à fait l'aspect *paré* de la plume et peuvent tenir lieu de fleurs. — Nous citerons une de ces capotes en paille de riz doublée en ruban écossais rose et blanc, semblable aux brides et au bavolet; sur la passe deux touffes de petites plumes ombrées rose et blanc produisaient l'effet de deux grosses roses *neigeuses*. — C'était ravissant de coquetterie, de jeunesse, de bon goût.

— Les fleurs employées sur les chapeaux sont en grappes très-légères et flexibles. — Alexandrine² place sur des capotes en tulle bouillonné des branches d'iris rose, ou des branches de fleurs de lis, ou de muguet double, elle y mêle quelquefois de l'avoine. Tout cela est d'un souple et d'une fraîcheur charmante. — On voit quelques chapeaux en paille grise doublés de taffetas rose et ornés de ruban rose. — La paille à jour est si nombreuse que leur finesse et leur garniture seules peuvent les rendre distingués; M^{me} Penet³, en a fait dernièrement qui sortaient tout à fait du *connu*, tant elle avait mis de goût dans la disposition de ses rubans, qui formaient des choux nuancés en trois teintes de rose de chaque côté de la passe.

LA PLAZA DE TOROS.

HISTOIRE SÉVILLANE.

I.

Parmi les vieilles cités d'Espagne, si profondément originales, et pour la plupart empreintes du cachet qu'y ont gravé les Maures pendant leur longue domination, il n'en est pas une peut-être qui plus que Séville, captive l'œil du voyageur. Là, depuis la fameuse tour de la *Giralda*, œuvre sarrazine, jusqu'au faubourg de Triana, où

¹ Rue Neuve Saint-Augustin.

² Rue d'Antin, 14. — ³ Rue Neuve Saint-Augustin, 4.

vivent les Gitanos, tout a un caractère vivement accentué.

Nulle part il n'y avait plus de galanterie, de courtoisie. Le jardin de *las Delicias*, la promenade du *Paseo del Duque* étaient chaque matin et chaque soir témoins de mille causeries. Là, quelle bigarrure pittoresque ! C'étaient des officiers couverts de broderies, des moines fumant la cigarette, des étudiants à la cape rapée, des jeunes filles (*muchachas*) au costume noir si élégant, des hommes du peuple qui avaient conservé le léger habillement d'autrefois et le portaient avec une grâce incomparable ; des femmes du grand monde, qui, malgré l'invasion des modes françaises, continuaient à se draper avec la mantille et à jouer habilement de l'éventail (*abanico*). Comme on voyait alors — car nous parlons d'une époque qui remonte à vingt ans au moins — de mystérieux pourparlers devant des persiennes entr'ouvertes ! C'était l'usage parmi les jeunes gens ; on appelait cela *pelar la pava*, plumer la poule.

II.

Entrez dans cette maison basse et couronnée par une terrasse, à la manière arabe. La pièce la plus remarquable est le *patio* ou cour ; elle est pavée en marbre et entourée d'une galerie que forment de sveltes colonnettes. Des tableaux de prix décorent les murailles. Au centre du *patio* un bassin entouré d'une ceinture de feuillage et de fleurs lance son jet d'eau limpide. Une toile épaisse tendue au-dessus de cette cour la rend impénétrable aux rayons du soleil.

Là se tenait nonchalamment assise une jeune fille dont la beauté était rehaussée par le costume sévillan. Manuelita ne se connaissait pas de rivales, et quand elle se promenait sur l'Alameda, suspendue au bras de son cher fiancé Cristoval, la foule se plaisait à admirer ce charmant couple. Cependant Manuelita n'était qu'un enfant du peuple, une simple *manola* ; mais admise en qualité de femme de chambre chez l'opulente marquise de Santa-Fé, elle avait puisé dans la société de sa maîtresse une certaine fierté qui lui séyait à merveille. Au moment où s'ouvre ce récit, la marquise était partie pour Madrid ; et comme elle avait grande confiance en Manuelita, elle

lui avait laissé la garde et la surveillance de sa maison.

Ce soir-là, Manuelita reçut plusieurs de ses bonnes amies, et, tranchant un peu de la dame du logis, elle leur fit servir des gâteaux et du chocolat. Une jeune fille arriva ; c'était la jolie Florida, la plus habile modiste de Séville.

— O ma chère, dit-elle avec effusion, tu me vois bien heureuse.

— Heureuse, Florida ? Et pourquoi cet air de satisfaction qui brille sur ton visage et lui donne cet incarnat si vif ? Parle.

— Volontiers. Je voudrais pouvoir apprendre à toute la terre combien je raffole de mon beau Pepito.

— Comme moi de mon Cristoval ; c'est très-naturel, puisque nos mariages sont à la veille de s'accomplir.

— Ah ! tu ne sais quelle joie cause à une femme la bravoure de l'homme dont elle va recevoir le nom ! Les combats de taureaux ont commencé hier. Pepito s'essayait pour la première fois parmi les *picadores* ; il s'est couvert de gloire. Calme, impassible en face de l'animal furieux, il l'a presque cloué sur place avec sa lance. Il fallait entendre les acclamations des spectateurs, voir les bouquets, les mouchoirs, les chapeaux qu'on agitait. Le nom de Pepito était dans toutes les bouches. Et moi, tu comprends mon trouble, ma frayeur, d'abord, puis mon ivresse, mon orgueil. Oh ! j'ai franchement embrassé mon triomphant Pepito ! Maintenant tu sais tout.

Manuelita prit les mains de Florida en adressant à son amie un compliment sur sa bonne fortune ; mais il semblait que Manuelita ne prononçait les mots qu'à regret et d'une voix étouffée par l'émotion. Son regard distrahit, son accent étrange, la lenteur qu'elle mettait à parler, tout cela ne prouvait pas que son compliment fût d'une parfaite sincérité. Peu à peu la conversation se ralentit, et Manuelita se prit à rêver.

Soudain on entendit au dehors, c'est-à-dire dans la rue, dont on n'était séparé que par une grille, un homme qui chantait gaiement cette romance de Gadalso :

Quién es aquel que baxa
Por aquella colina,
La botella en la mano,
En el rostro la risa....

Manuelita tressaillit : c'était Cristoval. Le jeune homme parut, et sa fiancée s'empres-
sa de lui ouvrir la grille.

— Merci, dit-il, ma *Vina*; tu es plus belle que jamais, et les étoiles du firmament pâlisent à côté. Suis-je le bien venu? Es-tu contente de voir ton Cristoval?

— Très-contente!

— Bonjour, mes gentilles demoiselles. Vous voilà toutes ensemble comme de jolies fleurs dans une corbeille.

— Toujours galant, dit en souriant Florida.

— Je ne suis que juste. Ah ça, ma chère fiancée, j'apporte une bonne nouvelle.

— Vraiment?... fit Manuelita d'un air distrait.

— Oui, j'ai reçu enfin de Cadix mes papiers de famille, et nul obstacle ne s'opposera plus à notre mariage.

Dans tout autre temps Manuelita eût donné libre cours à sa joie; elle se contenta d'exprimer une formule de satisfaction qui ressemblait à une formule d'indifférence. Cristoval, avec cette pénétration qu'engendre l'amour, ne s'y trompa point. Il frémit, et attacha sur Manuelita un regard interrogateur. Celle-ci, pour ne pas se laisser deviner, tenait les yeux baissés. Ce silence dura quelques secondes, et chacun le trouva long comme l'éternité; Florida le rompit en disant : — Je te quitte, ma chère Manuelita; j'ai rendez-vous avec mon Pepito près de la *Lonja*; il ne faut pas que je lui manque de parole.

— Tu as raison, dit impétueusement Manuelita; l'affliger, lui si brave, si honoré, si célèbre déjà, ce serait un crime. Ah! tu es heureuse, bien heureuse, toi! Lorsque tu seras au bras de ton Pepito, de ton mari, tu pourras lever fièrement la tête et t'écrier : « C'est mon bien-aimé, ce fier *picador*! cet homme qui se mesure avec le taureau, et qui par sa témérité obtient les applaudissements de la multitude! » C'est beau cela.... Tu es heureuse... Cours rejoindre Pepito et porte-lui mes félicitations.

Cristoval avait écouté attentivement ces paroles. Il n'émit aucune réflexion; mais cinq minutes après le départ de Florida, il se leva gravement et prit congé de la compagnie.

A peine fut-il dehors : — Le lâche! s'écria la fougueuse Manuelita; il n'a rien dit!

Cependant un quart d'heure n'était pas écoulé, qu'un gitano apportait à la jeune fille une lettre de Cristoval ainsi conçue :

« Ma bien chère Manuelita,

» Tu as douté de moi, de mon courage, » c'est mal; mais je te le pardonne, parce » que ton erreur naissait d'un sentiment » généreux.

» La gloire te plaît dans un fiancé; moi » aussi j'en aurai. Je veux te prouver que » ma bravoure est égale à celle de Pepito. » Viens demain aux courses de taureaux; » tu m'y verras parmi les combattants. Ou » je serai vainqueur ou je périrai. »

En achevant la lecture de cette lettre Manuelita se mit à pleurer abondamment. Était-ce de joie? était-ce d'émotion? Le cœur d'une femme est quelquefois un abîme qu'elle-même ne pourrait sonder.

III.

Le cirque où le combat devait avoir lieu était littéralement envahi par la foule. Il y avait une étrange confusion de gens de qualité, d'étrangers, de *manolos* et *manolas*, tandis que de légers *calesinos* trainés rapidement par des mules harnachées à la mauresque, amenaient sans cesse de nouveaux spectateurs. Dès la veille les taureaux avaient été conduits au *toril* par des bergers armés de fronde; on entendait parfois le beuglement de ces terribles animaux; et puis les exclamations, les cris, les rires de la multitude mouvante se croisaient avec toute la vivacité, la pétulance du midi.

Voici quels étaient les acteurs du drame qui allait se jouer :

Deux *picadores*, cavaliers armés d'une longue lance, et dont les chevaux ont les yeux bandés pour qu'ils ne s'effraient pas à la vue du taureau.

Deux *espadas* chargés, au péril de leur vie, de tuer le taureau à coups d'épée.

Un *cachetero*, qui termine par le poignard l'agonie de la victime.

Une nombreuse troupe de *capeadores* et de *banderilleros*, qui tourmentent le taureau en lui jetant les uns des manteaux de soie, les autres de petits dards ornés de banderoles.

Une meute de chiens; — des chevaux de



Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau à Voile en tulle des M^{lle} Daple. Robe de tulle à manches courtes. Capote
 Seguen. Châle en dentelle de Vichard. Fleurs de Cartier. Manches de M^{lle} Payan
 Gants Mayer. Parfums Guertain.*

Mess. S. H. J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



rechange ; — trois mules destinées à enlever les cadavres hors de l'arène.

La trompette s'est fait entendre ; deux clairons et des timbales lui répondent du haut du toril ; la porte est ouverte au taureau, qui s'élance en mugissant et au bruit des bravos de l'assemblée. Un *picador* touche l'animal du bout de sa lance et fuit au plus vite, poursuivi de près. Cristoval se porte en avant ; il est habillé à la manière de Figaro et étincelle d'or et d'argent. Oh ! comme le cœur bat à Manuelita ! Mais le jeune homme paraît dédaigner le danger ; il frappe rudement le taureau, qui chancelle un moment, puis baisse la tête et enfonce sa corne dans le ventre du cheval. Un cri général se fait entendre... On croit Cristoval perdu... Mais les *capeadores* accourent en agitant leurs manteaux, et occupent à leur tour la bête furieuse. Cristoval se relève : il a eu le temps et l'adresse d'arracher la cocarde fixée au cou du taureau, et s'approchant de la galerie où est assise Manuelita, il lance son brillant trophée à la jeune fille, qui en pare sa chevelure d'ébène.

Deux autres combats succédèrent au premier. Le nouveau *picador* était toujours le plus ardent à l'attaque. Il nous est pénible de le dire : renversé encore une fois, Cristoval fut brisé par le taureau, qui le jeta en l'air et le reçut sur ses cornes.....

Nous laissons à penser quelle affreuse sensation produisit cet événement sur Manuelita, la malheureuse Manuelita, qui, par l'imprudence de ses vœux, avait causé la mort de son fiancé !...

IV.

Depuis ce temps on vit dans la maison des fous de Séville une jeune femme qui passait tour à tour d'accès de fureur au plus profond accablement. Les seuls mots qui s'échappassent de sa bouche étaient ceux-ci : « N'allez pas à la *plaza de Toros* !!! »

ALFRED DES ESSARTS.

Souvenirs Dramatiques.

FIGIELLA ET LA DAME BLANCHE.

Nous avons déjà dit le succès que vient d'obtenir à l'Opéra-Comique la reprise de *Fiorella*. M. Ad. Adam, en rendant compte de cette reprise dans le feuilleton du *Constitutionnel*, fait un curieux rapprochement historique entre cet ouvrage et la *Dame Blanche*, dont il raconte l'origine :

Fiorella eut un singulier sort à son apparition. Cet ouvrage, répété généralement en 1825, ne fut joué qu'un an après.

La répétition générale venait d'avoir lieu à la satisfaction générale, et la première représentation était fixée au surlendemain, lorsque, dans la nuit, M^{me} Pradher, chargée du rôle principal, et subissant déjà les commencements d'une *position intéressante*, éprouva un accident qui devait l'éloigner pendant plusieurs mois du théâtre.

On peut juger de la désolation qui se répandit le lendemain dans le camp de l'Opéra-Comique. Aucun ouvrage n'était prêt, on avait compté que *Fiorella* ferait le succès de l'hiver, le théâtre était perdu.

Heureusement, il avait un directeur habile, c'était Guilbert de Pixérécourt ; il convoqua les sociétaires consternés.

— Une ressource nous reste encore, leur dit-il, allons demander un opéra à Boieldieu.

Un morne silence accueille ces paroles, dont le commencement avait fait naître quelque espérance. C'est que chacun connaissait Boieldieu et sa manière de travailler : cette manière était assez singulière pour mériter d'être rappelée ici.

Boieldieu, qui avait une extrême facilité, était devenu le compositeur le plus long à produire. Voici comment il s'y prenait pour composer :

Dès qu'il avait ses paroles, il faisait et écrivait son morceau, puis il le faisait entendre à sa famille, à ses élèves, à ses amis, à ses connaissances, aux visiteurs, à ses fournisseurs, à tous ceux enfin qu'il pouvait amener à son piano ; s'il surprenait, sur la figure d'un seul, le moindre signe de désapprobation :

— Je savais bien, disait-il, que les autres

n'étaient que des flatteurs; décidément, ce morceau ne vaut rien.

Et, sur-le-champ, son ouvrage était mis au rebut, pour être recommencé.

Cela se renouvelait plus d'une fois, et l'on était sûr que lorsque Boieldieu terminait une partition, son panier avait englouti la valeur de dix autres opéras.

Comment espérer, avec de tels précédents, d'obtenir de Boieldieu cette *Dame blanche* dont il s'occupait depuis un an à peine?

— N'importe, dit Pixérécourt, il faut tenter l'aventure: rendons-nous tous en corps chez Boieldieu, prouvons-lui que le salut de l'Opéra-Comique est entre ses mains, et peut-être consentira-t-il à nous sauver.

La démarche est faite sur-le-champ, elle obtient un plein succès.

M^{me} Boieldieu s'engage à retirer à son mari chaque morceau dès qu'il sera terminé, sans lui permettre d'en refaire une note; un dédit est signé, et trois semaines après, jour pour jour, on joue la *Dame blanche*.

A la répétition générale, les sociétaires offrent une magnifique tabatière d'or à Boieldieu, on lui fait jurer de donner dans un an les *Deux Nuits*, opéra qu'il avait interrompu pour la *Dame blanche*, et dont près de deux actes étaient prêts: il prononce le serment solennel et livre ses *Deux Nuits* cinq ans après.

La *Dame blanche* fut terminée, apprise, répétée et jouée en vingt-un jours.

Ceci se passait en 1825; nous avons fait bien des progrès depuis ce temps-là: aujourd'hui on renverse un gouvernement en moins d'un jour, mais on ne monte pas un opéra en moins de trois mois.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE LA RÉPUBLIQUE. — *Il ne faut jurer de rien.*

Voici le troisième proverbe de M. Alfred de Musset que donne la Comédie-Française, et le succès a été au moins égal à celui d'*Un Caprice*. Toutes ces bagatelles, remplies de

fins détails et de charmantes délicatesses, que l'auteur n'avait destinées qu'au charme intime de la lecture, ne perdent à la scène rien de leur originalité.

C'est que ces délicieuses esquisses, que l'on rattache à tort à l'école de la fantaisie, sont vraies. Tous les détails dont elles sont ornées sont conformes aux mœurs de nos salons; toutes les figures y sont dessinées d'après nature et avec un goût exquis. Il n'est pas possible de mettre, dans des études de ce genre, plus d'esprit, de grâce et de gaieté.

Il ne faut jurer de rien est une ravissante comédie de boudoir. Rien de plus simple que le sujet. Un oncle et son neveu se disputent tendrement. L'oncle veut que le neveu se marie, et le neveu ne veut pas se marier; c'est son système.

On n'a jamais mis au théâtre un oncle plus véritablement... oncle, et un neveu qui nargue avec plus d'insouciance et de respect les colères de son oncle.

Comment ce neveu est-il amené à aimer M^{lle} Cécile et à l'épouser? c'est là ce que l'auteur établit avec des procédés dont la simplicité et la nouveauté sont dignes de la haute comédie.

Le personnage de cette ingénue est tout à fait gracieux, et celui de la baronne est tracé avec un naturel parfait; il y a aussi un tout petit rôle d'abbé, habitué du salon de la baronne, et qui a bien son prix.

Au dénouement, le neveu épouse pour justifier le proverbe: *Il ne faut jurer de rien.*

Le dialogue est étincelant; c'est même là le mérite distinctif de cette comédie, qui est supérieurement jouée par Provost, Brindeau et M^{lle} Mante. Le succès a donc été complet. Vous verrez que tout le livre de M. Alfred de Musset y passera.

Toute l'activité de l'Opéra se porte en ce moment sur les études d'un nouveau ballet en trois actes, intitulé les *Amazones*. La mise en scène sera magnifique, et dépassera en éclat les richesses de la *Révolte au Sérail*. Le feuilletoniste de la *Presse* propose pour tableau final le passage du Thermodon, de Rubens, et ses torrents de femmes précipitées pêle-mêle avec les chevaux, les chars de guerre, les carquois pleins de flè-

ches qui se renversent, et les luttes commencées en l'air qui s'achèvent dans le gouffre du fleuve! La copie vivante de ce tableau est difficile à établir, mais rien n'est impossible aux peintres et aux machinistes de l'Opéra.

L'Opéra-Comique lutte avec énergie contre les difficultés de la situation. Les reprises des *Rendez-vous Bourgeois*, de Nicolo, et de *Fiorella*, de M. Auber, sont venues donner quelque variété au répertoire. On doit bientôt mettre à l'étude les *Monténégrins*, de M. Limnander, et le *Val*, de M. Halévy.

En attendant on a repris la *Fille du Régiment*. Ce charmant opéra de Donizetti a eu tout le succès qu'il obtint lors de sa représentation.

Outre *Tragaldabas*, on prépare à la Porte Saint-Martin un spectacle fort curieux; il s'agit de Tableaux vivants aériens; c'est-à-dire que, par un procédé mécanique qui doit faire la fortune de son inventeur, les personnages planent dans l'espace, au moyen d'un point d'appui dissimulé aux yeux du spectateur. Si cette innovation réalise tout ce qu'elle promet, il y aura une pluie d'or sur le théâtre.

L'administration du parc d'Enghien offre toujours quelques nouveaux attraits à ses visiteurs des mercredis et vendredis. La semaine dernière, c'était l'inauguration du gaz; aujourd'hui c'est un brillant feu d'artifice. Il paraît que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent doit être dépassé par une fête des *Mille et une nuits*, où s'étaleront le luxe et la richesse des costumes orientaux; les dames n'y seront admises qu'en loup. Tout Paris voudra passer cette nuit au parc d'Enghien.

A ce Numéro est jointe la planche 2360.

MAGASIN DES ENFANTS,

n° 1, Boulevard des Italiens, n° 1.

Seul Journal ILLUSTRÉ EN COULEURS qui paraît en France.

Chaque numéro du *Magasin des Enfants* constate un nouveau progrès de l'illustration en couleurs. — précision du dessin, éclat et finesse du coloris. — Les dernières livraisons ont commencé une série d'articles qui sont destinés à avoir un véritable succès populaire. LA GRANDE ARMÉE racontée aux enfants par un vieux: c'est sous ce titre qu'un de nos conteurs les plus spirituels, qui a laissé dans l'armée un double souvenir d'écrivain et d'officier distingué, a entrepris de raconter à ses jeunes lecteurs cette grande épopée de la République et de l'Empire. Ce n'est pas seulement une suite d'épisodes qui font connaître et apprécier le caractère du soldat, c'est une véritable histoire militaire, toute remplie de notions du plus haut intérêt sur l'origine et les fastes de nos différentes troupes. A côté de ces pages écrites

La composition inventée par M^{re} DUSSERT pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M^{re} Dussert rue du Coq-Saint-Honoré, 13.

CRISTAUX. — (Laboche-Boin, escalier de cristal, Palais-National.) Porcelaine et cristaux dans les styles les plus nouveaux, avec armoiries, chiffres, ornements de tous genres, exécutés sur commande avec une promptitude qui ne laisse aucun retard. — Services de table de thé, lustres, candélabres, vases, depuis les compositions les plus élégantes jusqu'aux qualités les plus simples.

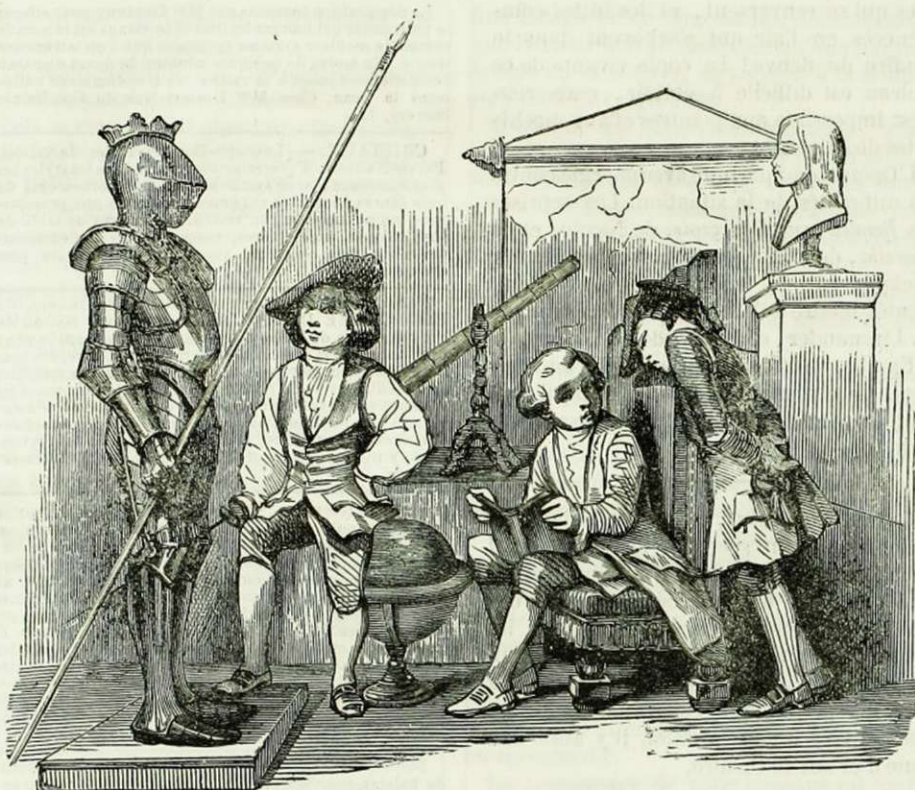
FOULON, parfumeur breveté du roi, rue St-Honoré, 372 Paris. CREME D'AMARILLYS BREVETÉE. Extrait du suc qui émane du bulbe d'amarillys et répand sur la peau une blancheur et une suavité charmantes. Elle repare tous les effets du contact de l'air, des fatigues et des maladies si préjudiciables à la fraîcheur du teint. Son succès, déjà constaté par l'expérience, prouve que la CRÈME D'AMARILLYS sera la fondation indispensable de toutes les recherches de la toilette, et M. Foulon, qui en est l'inventeur, y trouve déjà aujourd'hui une célébrité justement méritée.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

Par brevet d'invention. SAPOCETI, savon de blanc de baleine pour blanchir et adoucir la peau, préparé par GUERLAIN, breveté, 11, rue de la Paix, ci-devant 12, rue de Rivoli. La cétine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, s'imprégnant sans les altérer des parfums les plus délicats, et conservant avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau. Très-soluble dans l'eau la moins lixivielle, la SAPOCETI fournit une mousse onctueuse et plus consistante que celle des autres savons, et forme, en raison de ces qualités, le savon de toilette le plus doux et le plus agréable.

EAU du D^r BREMSEK, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

MEUBLES EN LAQUE. — (Maison Pinard, rue Royale, place de la Madeleine, 1.) Jardinières, étagères à encoignure et autres, — tables de salon, à ouvrage, — corbeilles de mariage, — meubles de fantaisie, — petits secrétaires de femme, — boîtes à thé, à gants, à bijoux, écrans, plateaux, etc., etc., en dessins colorés et formes toutes nouvelles.



pour les enfants, avec toute la verve et la simplicité d'un vieux soldat, se trouvent les costumes des soldats des différentes armées aux différentes époques, depuis les hommes d'armes à la cotte de mailles, la chlamyde et le sayon, jusqu'à la tunique du soldat de 1848. Les résultats obtenus par l'illustration en couleurs sont admirables dans cette suite de dessins; tous les costumes sont rendus avec une netteté, un éclat de coloris qui ne laissent rien à désirer. Le seul numéro du mois de mai contient plus de douze dessins de costumes, sans préjudice des illustrations des autres articles, et notamment celui des *Esquisses historiques*, que M^{lle} Eugénie Foa écrit avec cette grâce charmante, cette naïveté qui la font tant aimer des enfants.

Jamais, grâce au secours de ces vignettes coloriées, il ne parut de publication mieux faite pour captiver l'attention des enfants, en s'adressant ainsi à la fois à leurs yeux et à leur imagination.

Le *Magasin des Enfants* paraît chaque mois, en livraison de trente-deux pages grand in-8°, avec quinze enluminures complètement coloriées et dessinées par nos plus habiles artistes.

A la fin de l'année, ces douze livraisons forment un magnifique volume d'à peu près quatre cents pages et deux cents dessins.

Le volume de l'année 1847 se vend au bureau du journal, broché 8 fr. 50 c. (2 fr. en sus expédié par la poste) dans les départements; relié, 10 fr.

Prix de l'abonnement : UN AN : Paris, 8 fr. — Départements, 10 fr. — Etranger, 12 fr.

On s'abonne : 1° Au bureau du *Magasin des Enfants*, boulevard des Italiens, 1, à Paris; — 2° chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger; — 3° en s'adressant aux bureaux des Messageries; — 4° en envoyant au bureau du Journal un bon sur la poste, ou un mandat sur Paris.

A l'approche des vacances, et sur la demande d'un grand nombre de familles et de correspondants, on pourra prendre, à partir du 1^{er} juillet, des abonnements de six mois au *MAGASIN DES ENFANTS*, au prix de 4 fr. pour Paris, 5 fr. pour les départements, et 6 fr. pour l'étranger.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRE, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.